La poésie américaine vue de France

Robert Mélançon

Volume 23, numéro 3 (135), mai-juin 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mélançon, R. (1981). La poésie américaine vue de France. *Liberté*, 23(3), 70-73.

Poésie

ROBERT MÉLANÇON

La poésie américaine vue de France*

C'est un titre prudent que Michel Deguy et Jacques Roubaud ont donné à l'anthologie de poésie américaine d'aujourd'hui qui vient de paraître chez Gallimard après avoir, on ne sait pourquoi, traîné cinq ans chez l'éditeur (« Cette anthologie, conçue en 1972, a été achevée en 1975. Des raisons diverses en ont retardé la publication. Nous l'avons laissée en l'état », écrit Jacques Roubaud dans une « note additionnelle » datée de janvier 1980). *Vingt poètes américains* : ç'aurait pu être quatorze, ou dix-sept, ou vingt-six, et ç'aurait dû être vingt-et-un (« L'absence de Robert Creeley, prévu initialement, est indépendante de la volonté du compilateur »). C'est dire d'emblée qu'il s'agit d'un choix, d'un échantillon, de préférences qui auraient pu être autres. Je tiens que cette partialité — en forçant un peu les mots, j'entends dire de ce choix qu'il est à la fois partiel et partial — est une qualité, qu'elle est à vrai dire le caractère obligé d'une anthologie de textes contemporains qui soit autre chose que le fourre-tout du tout-venant qui s'imprime.

Il faudrait décrire le genre de l'anthologie — qui constitue de plein droit un genre littéraire doté de propriétés spécifiques — et distinguer notamment celle qui réunit ou prétend réunir les classiques d'une langue ou d'une tradition littéraire de celle qui propose un premier tri dans la production contemporaine ou qui entreprend d'en dresser le panorama. L'anthologie classique doit en principe réaffirmer ou confirmer l'accord sur un ensemble de valeurs, ce en quoi précisément elle est classique ; l'anthologie contemporaine, par contraste, se définit comme exploration, et elle prend toujours plus ou moins, que le compilateur en

* *Vingt poètes américains*, présentation de Jacques Roubaud, choix de Michel Deguy et Jacques Roubaud, Paris, Gallimard, 1980, 498 p. Édition bilingue.

soit conscient ou non, la valeur d'un manifeste. Je durcis quelque peu cette opposition pour les besoins de ce compte rendu et parce que ce n'est pas le lieu d'esquisser une poétique de l'anthologie : il est clair, par exemple, qu'une bonne anthologie classique ne sera pas seulement le constat de l'accord sur un certain nombre de textes et qu'elle pourra même prendre elle aussi la valeur d'un manifeste si elle propose de réinterpréter la tradition en la dépoussiérant, en réactualisant des textes négligés. Néanmoins, une anthologie de textes contemporains prend plus nettement ce caractère, et elle ne pourra en aucune façon quoiqu'il en soit prétendre à la neutralité.

Celle de Michel Deguy et de Jacques Roubaud est exemplaire à cet égard. En s'affirmant d'emblée comme un choix nécessairement incomplet parce qu'il est orienté, elle prend une double valeur. Elle témoigne d'abord, c'est évident, d'un état de la poésie américaine d'aujourd'hui, même si elle ne cherche pas à la représenter dans sa totalité. Mais elle témoigne aussi d'un état de la poésie française contemporaine, autant par ce qu'elle privilégie que par ce qu'elle omet. Un anthologiste trace toujours en quelque façon un autoportrait, il se livre dans les choix qu'il fait, dans ce qu'il exclut aussi bien que dans ce qu'il retient. Ces *Vingt poètes américains* choisis par Michel Deguy et Jacques Roubaud, et traduits par dix-sept poètes français, proposent une image de la poésie française à travers le prisme de la poésie américaine. Il n'y a donc pas à regretter certaines omissions (en vrac, quelques exemples : John Berryman, Robert Lowell, Sylvia Plath, Anne Sexton, John Hollander, Adrienne Rich ...) : elles parlent autant que l'inclusion d'un Clayton Eshleman ou d'un David Antin. Aussi, même si on se surprend à rêver malgré soi d'autres choix et d'un autre équilibre, même si, par exemple, la place faite à Jack Spicer parce qu'il « parle de *Billy the Kid* et aussi du *Saint Graal* » peut paraître un peu excessive, il n'y a pas tant à critiquer ce choix qu'à en prendre acte et à entendre ce qu'il dit. J'avancerais qu'à certains égards il marque la persistance en France d'un mythe américain fait à la fois de nouveauté (dans le Nouveau Monde, tout est nouveau), de rupture avec l'Europe aux vieux parapets (Jacques Roubaud parle en préface d'une « langue poétique maintenant séparée de l'anglais littéraire, sans doute définitivement »), d'exotisme (les poèmes sur *Billy the Kid*), de spontanéité (l'ac-

cent sur la poésie orale) — bref concocté par l'accumulation des différences avec l'Europe. Il ne s'agit évidemment pas de nier que la poésie américaine possède certains traits spécifiques. Mais j'avancerais qu'ils se trouvent ailleurs que dans la couleur locale et l'inversion des valeurs de la vieille Europe. Par exemple, les différences réelles entre la poésie anglaise et la poésie américaine prise dans son ensemble n'équivalent pas à une rupture et à la constitution de deux idiomes poétiques de part et d'autre de l'Atlantique comme le laisse entendre Jacques Roubaud, qui a d'habitude l'oreille plus fine. Un seul signe : Charles Tomlinson, peut-être le poète anglais le plus considérable de sa génération, vient de publier un essai sur la poésie américaine où il rend compte de sa dette à l'égard du modernisme américain et de l'inscription de ses acquis dans la tradition poétique anglaise*.

Cela dit, et en partie *pour* les réserves qu'on vient d'évoquer, la lecture de cette anthologie s'avère passionnante. Elle est bilingue, et quiconque a quelque teinture d'anglais peut, en utilisant au besoin les traductions, se reporter aux originaux. Comme, par ailleurs, dix-sept traducteurs différents se sont mis à la tâche, on peut observer presque tous les types de rapports possibles entre les poèmes d'origine et les traductions qui en sont proposées, de la version littérale à l'adaptation plus ou moins libre. Et surtout, même les amateurs les plus avertis de poésie américaine risquent d'y faire des découvertes. Onze des vingt poètes retenus par Deguy et Roubaud ne figurent pas dans la monumentale anthologie compilée en 1965 (rappelons que Deguy et Roubaud ont entrepris ce travail en 1972 et que dès cette date le choix des textes était sans doute fixé pour l'essentiel) par Robert Kelly et Paris Leary qui rassemble pourtant, en près de six cents pages, des textes de cinquante-neuf poètes**. On ne s'étonnera donc pas qu'un Américain, Paul Keineg, ait pu écrire dans la *Quinzaine littéraire* (16-28 février 1981) que « si on publiait aujourd'hui *Vingt poètes américains* aux États-Unis, dans la

* Charles Tomlinson, *Some Americans*, University of California Press, 1981. J'ajoute, sans intention ironique, que Tomlinson a collaboré, avec Jacques Roubaud, Octavio Paz et Edoardo Sanguinetti à un mémorable *Renga* publié chez Gallimard en 1971.

** *A Controversy of Poets*, Paris Leary et Robert Kelly, Garden City, NY, Anchor Books, Doubleday, 1965, xxvi et 568 p.

seule version anglaise, elle y ferait sensation ». Aussi, malgré son prix scandaleux (\$41.00), il faudrait souhaiter qu'elle soit largement lue ici. D'abord pour sa valeur intrinsèque : ceux qui n'ont jamais lu John Ashbery, Cid Corman, George Oppen, James Schuyler, Rosmarie Waldrop ou Louis Zukofsky pourraient apprendre que la poésie américaine d'aujourd'hui compte bien plus et bien mieux que les rhapsodies d'Allen Ginsberg. Et aussi parce que cela permettrait de mettre en perspective — je dis bien « mettre en perspective », pas annuler ni dénigrer : j'aime les textes de Nicole Brossard et de François Charron — certaine « nouvelle écriture » dont on nous a un peu rebattu les oreilles ces derniers temps.